Laura Bellini



Nous n'avons pas à mériter l'été

Ils n'ont pas besoin d'être indispensables l'un à l'autre pour désirer construire une vie ensemble

Nous n'avons pas à mériter l'été

Ils n'ont pas besoin d'être indispensables l'un à l'autre pour désirer construire une vie ensemble

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901960

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le contrat.....13
Chapitre 2 - Les endroits où aucun planning ne nous conduit..... 27
Chapitre 3 - Quand le vent change de direction 41
Chapitre 4 - Une soirée sans justification 52
Chapitre 5 - Le droit de dire non 66
Chapitre 6 - Un instant que nous n'avions pas prévu 77
Chapitre 7 - Ce qui reste après un baiser..... 89
Chapitre 8 - Les gens qui nous connaissent vraiment 100
Chapitre 9 - Le prix d'un risque partagé 110
Chapitre 10 - Nous ne sommes plus le fruit du hasard.....122
Chapitre 11 - Un matin qui n'appartenait qu'à nous.....134
Chapitre 12 - Quand l'attention devient un poids 145
Chapitre 13 - Tout n'est pas à vendre 156
Chapitre 14 - Les choses qu'on ne peut pas promettre 167
Chapitre 15 - Une vérité que les bonnes intentions ne suffisent pas à contenir 177
Chapitre 16 - La distance dont nous avions besoin..... 191
Chapitre 17 - Ce que je choisis pour moi-même 204
Chapitre 18 - Un geste qui ne réclame rien 215
Chapitre 19 - Tout ce que nous n'avons plus à prouver.... 226
Chapitre 20 - Un été qu'il n'est pas nécessaire de mériter 237

INTRO

Le premier juin, j'avais décidé que, pendant tout l'été, je ne ferais rien que je ne puisse justifier dans un budget prévisionnel.

Cela me semblait raisonnable. Du moins jusqu'au moment où je m'étais retrouvée sur un ponton de Mazurie, mon téléphone dans une main, un dossier contenant mon planning dans l'autre, et sous le bras un appareil photo que j'emportais en voyage depuis dix ans sans presque jamais le sortir de son étui.

Le lac Niegocin avait la couleur de l'argent terni. Le vent dessinait de longues traînées sombres à la surface de l'eau et, quelque part derrière moi, quelqu'un venait de démarrer le moteur d'un bateau. L'air sentait le bois chauffé par le soleil, les cordages humides et le café de la taverne voisine. Il était neuf heures dix-sept. À neuf heures trente, je devais visiter la marina, à dix heures repérer les emplacements envisagés pour les photographies et, avant midi, envoyer à la maison d'édition une première liste des lieux retenus.

J'avais tout organisé avec une minutie que certaines femmes réservaient au choix de leur robe de mariée.

J'avais quarante-neuf ans, deux relations sentimentales ratées derrière moi et une carrière parfaitement réussie dans l'édition de beaux livres. Je ne croyais plus au destin, mais je croyais encore aux délais de remise des manuscrits.

Mon téléphone vibra.

— Jadwiga, ne me dis pas que tu travailles déjà, lança mon amie Dorota.

— Je ne travaille pas. Je regarde le lac.

— Avec un tableur sous les yeux ?

Je baissai les yeux vers mon dossier ouvert.

— C'est un planning.

— Donc un tableur auquel on a offert une jolie couverture.

Dorota me connaissait depuis vingt-trois ans. Elle était la seule personne capable de me faire rire et de m'agacer simultanément, sans le moindre effort.

— Je suis venue ici pour réaliser un livre, pas pour vivre une révélation spirituelle, lui rappelai-je.

— Tu es venue en Mazurie pour six semaines. Tu pourrais au moins prendre ton petit déjeuner une fois sans consulter tes mails.

— Je l'ai pris.

— Qu'est-ce que tu as mangé ?

— Un café.

Elle poussa un soupir si sonore que j'éloignai le téléphone de mon oreille.

— Jadzia, quand as-tu fait quelque chose pour la dernière fois simplement parce que tu en avais envie ?

Je regardai le lac. Près de la rive se balançait une petite barque en bois, à la coque blanche écaillée par endroits. Quelqu'un avait laissé une chemise en lin clair sur l'un des bancs. Pendant un instant, j'imaginai combien il serait agréable de m'y installer avec un livre, d'enlever mes chaussures et de ne plus regarder l'heure.

— Je viens d'acheter un nouvel objectif, répondis-je.

— Pour ton travail.

— J'aime mon travail.

— Je sais. C'est du reste que je te parle.

Je ne trouvai pas immédiatement de réponse, ce qui m'arrivait extrêmement rarement.

— Je t'appellerai ce soir, promis-je.

— Tu n'es pas obligée. Tu peux aussi simplement profiter de ta soirée.

Elle raccrocha avant que j'aie pu protester.

Je rangeai mon téléphone et réajustai la bandoulière de mon sac. Trois autres projets m'attendaient à la maison d'édition, ainsi qu'un appartement à Varsovie où je n'avais pas même déplacé un vase depuis des mois. Ici, j'avais six semaines de travail consacrées à un beau livre sur les lacs de Mazurie. Je voulais créer un ouvrage qui ne serait pas une énième collection de couchers de soleil dignes de cartes postales. Je voulais montrer ces lieux à travers les gens qui avaient choisi d'y rester, les pontons réparés chaque printemps et les embarcations portant les traces d'histoires qui ne leur appartenaient plus tout à fait.

C'était mon idée. Mon projet. Le premier depuis longtemps dans lequel je pouvais véritablement tout décider.

Du moins, c'était ce que je croyais.

— Madame Turek ?

Je me retournai.

L'homme qui se tenait à quelques pas portait un polo bleu marine, un pantalon clair et de vieilles chaussures confortables. Des mèches grises traversaient ses cheveux sombres, et son visage portait les marques des années passées au soleil. Il devait avoir un peu plus de cinquante ans. Il tenait deux gobelets de café dans une main et une carte roulée sous le bras.

Il n'avait pas l'air particulièrement préoccupé d'avoir sept minutes de retard.

— Oui. Jadwiga Turek.

— Wacław Sowa. De la marina Pod Żaglami.

Il me tendit l'un des gobelets.

— Noir, sans sucre. Votre assistante m'a dit que c'était ainsi que vous le preniez.

— Je n'ai pas d'assistante.

— Dans ce cas, j'ai parlé à quelqu'un de très convaincant.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre qu'il faisait allusion à Marta, la coordinatrice de production du livre.

J'acceptai le café.

— Merci. Nous devrions commencer par visiter les pontons. Je dispose d'une fenêtre assez courte pour prendre les photos.

Wacław leva les yeux vers le ciel.

— Pourtant, de la lumière, nous n'en manquons pas.

— Je voulais parler de la bonne lumière.

— Ah, ça, c'est une tout autre histoire.

Il sourit, mais pas de cette manière qu'adoptaient les hommes persuadés que chaque femme attendait un compliment. Son sourire était tranquille, presque intime. Comme si quelque chose l'avait amusé sans qu'il éprouve le besoin de m'entraîner dans son amusement.

— Avant de commencer, dit-il, j'aimerais vous montrer quelque chose.

— Si cela concerne le livre, volontiers.

— Cela concerne le lac.

— C'est assez vaste comme sujet.

— En général, oui.

Il se retourna et se dirigea vers l'extrémité du ponton. J'aurais pu refuser. J'aurais même dû lui demander où nous allions et combien de temps cela prendrait. Au lieu de quoi, je le suivis en essayant de ne pas renverser de café sur mes documents.

Il s'arrêta près de la barque en bois, celle-là même que j'avais observée quelques instants auparavant.

— Elle n'est pas particulièrement photogénique, remarquai-je.

— Tout n'est pas obligé de l'être.

Il s'accroupit et passa les doigts sur la peinture décolorée de la coque.

— Cette barque appartenait à mon père. Pendant trente ans, il sortait avec elle chaque matin. Il n'avait pas toujours une destination précise. Parfois, il revenait une heure plus tard, les mains vides.

— Il était pêcheur ?

— Menuisier. Il était plutôt mauvais à la pêche.

J'éclatai de rire avant même de me demander si c'était approprié.

Wacław releva la tête.

— Quand j'étais jeune, je pensais qu'il perdait son temps. Il avait des commandes à honorer, des factures en retard, une maison qui avait besoin de réparations. Et lui restait assis sur l'eau, à regarder.

— Peut-être qu'il en avait besoin.

— À l'époque, cette idée ne m'avait même pas traversé l'esprit.

Il se redressa. Pendant un instant, son regard se porta vers la rive opposée, où des toits apparaissaient entre les arbres.

— Aujourd'hui, je suis moi-même incapable de prendre le large sans raison précise, avoua-t-il.

Je ne répondis pas. Il y avait dans cette phrase quelque chose de désagréablement familier, alors que nous n'avions rien en commun, hormis un projet et un café matinal.

— Pourquoi me montrez-vous cela ? demandai-je.

— Parce que si vous ne photographiez que ce qui est joli, vous obtiendrez un livre qu'on pourrait acheter dans n'importe quelle station-service.

Il avait raison. Ce qui m'irrita davantage que cela n'aurait dû.

— Ce n'est pas le genre de livre que j'ai l'intention de faire.

— Dans ce cas, nous pourrions peut-être nous entendre.

Il me tendit la carte. Des annotations manuscrites couvraient ses marges : des noms de baies et de petits ports. Plusieurs endroits étaient entourés au crayon rouge.

— Il y a quelque chose d'intéressant ici, dit-il en désignant une petite baie. Mais vous ne pourrez pas y accéder en voiture. Il faut y aller par l'eau.

— J'ai déjà planifié mes itinéraires.

— J'ai vu.

— Et alors ?

— Ils sont très raisonnables.

Il avait prononcé ces mots sur un ton qui me poussa à le regarder avec méfiance.

— C'est plutôt une qualité, non ?

— Tout dépend de ce que vous cherchez.

J'eus soudain trop chaud dans ma veste légère. J'en détachai un bouton, bien que le vent venu du lac n'ait pas faibli.

— Je cherche de belles photographies et des histoires authentiques.

— Alors laissez-moi vous en montrer une.

— Maintenant ?

— C'est le meilleur moment. Dans une heure, le vent va tourner.

Je consultai ma montre. Il était presque dix heures. À midi, je devais parler avec le photographe, puis rencontrer un archiviste local. Il me suffisait de dire que je n'avais pas le temps.

Wacław ne me pressa pas. Il posa la carte sur un banc et termina son café, comme si ma décision n'avait aucune incidence sur le déroulement de sa journée. C'est seulement alors que je remarquai le téléphone dépassant de la poche de son pantalon. L'écran s'allumait sans cesse et, chaque fois, il le retournait contre sa paume. Il n'avait pas l'air d'un homme disposant d'une matinée libre.

— Vous aussi, vous avez des obligations, fis-je remarquer.

— Oui.

— Et pourtant, vous me proposez une promenade.

— Je vous propose vingt minutes sur l'eau. Nos obligations nous attendront.

Il posa les yeux sur moi, puis sur la carte.

— À moins que vous ne préfériez retourner immédiatement à votre programme.

Ce n'était pas un défi. Je ne percevais même pas la moindre provocation dans sa voix. Il me laissait simplement le choix.

Et c'était précisément ce qui rendait la décision si difficile.

Au cours des dernières années, j'avais appris à dire non aux gens qui avaient besoin de quelque chose de ma part. En revanche, j'étais incapable de me souvenir de la dernière fois où quelqu'un m'avait proposé un moment agréable sans rien exiger en retour.

Wacław tendit la main pour récupérer mon gobelet vide.

Je le lui donnai, mais gardai la carte.

— Vingt minutes, dis-je. Et aucune improvisation.

Il regarda la baie entourée au crayon rouge, puis acquiesça.

— Je vais essayer.

— Ce n'est pas très convaincant.

— Je n'aimerais pas commencer notre connaissance par une promesse que je ne suis pas certain de pouvoir tenir.

Pour la première fois, je l'observai avec une véritable attention. Il avait des rides au coin des yeux, des mains habituées au travail et une voix qui ne connaissait pas la précipitation. Il ne cherchait pas à paraître plus jeune ni plus intéressant qu'il ne l'était. Et pourtant, je me tenais sur ce ponton, sa carte entre les mains, et au lieu de vérifier les

prochaines tâches de mon planning, je me demandais comment sonnerait cette voix s'il prononçait mon prénom sans maintenir la distance respectueuse du « vous ».

Wacław détacha l'amarre de la barque et leva les yeux vers moi.

— Vous venez, Jadwiga ?

Je pouvais encore retourner à ma voiture. À mes notes soigneusement classées, à mes échéances rassurantes et à cette conviction que toute bonne chose devait avoir une justification.

Au lieu de cela, j'enlevai mes chaussures, montai prudemment dans la barque et m'assis en face de lui.

Lorsque nous nous éloignâmes du ponton, mes documents restèrent sur la rive, bien rangés dans mon sac. Pour la première fois depuis très longtemps, je ne cherchai pas mon téléphone.

Je regardai Wacław prendre la barre tandis que le vent soulevait les mèches grises au-dessus de sa tempe.

Et une question me vint à l'esprit, une question qu'il m'était impossible d'inscrire dans le moindre planning.

Serais-je capable de m'autoriser quelque chose de beau, même si je n'avais rien fait auparavant pour le mériter ?

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le contrat

Lorsque nous revînmes à la marina, mon planning était déjà dépassé et mon appareil photo contenait trente-sept clichés que je n'avais absolument pas prévu de prendre.

Le plus agaçant, c'était qu'ils seraient probablement meilleurs que la plupart de ceux que j'avais soigneusement programmés.

La baie où Wacław m'avait emmenée n'offrait aucun panorama spectaculaire. Il n'y avait ni yachts impressionnants ni pontons dignes de figurer sur la couverture d'une brochure touristique. En revanche, de vieux aulnes y poussaient, leurs racines plongeant dans l'eau comme des doigts dans un bain frais, et une barque renversée gisait, solitaire, au milieu des roseaux. Wacław m'avait parlé d'un homme qui, pendant quarante ans, avait réparé ses filets dans cette baie, alors même que la pêche ne lui permettait plus de vivre depuis longtemps.

Je n'avais pas retenu tous les détails. En revanche, je me souvenais de la manière dont Wacław se taisait lorsque je photographiais, et de sa capacité à attendre sans regarder par-dessus mon épaule.

C'était une qualité rare.

La plupart des gens avec lesquels je travaillais voulaient voir immédiatement le résultat. Wacław semblait comprendre qu'une image avait parfois besoin d'un instant avant que l'on puisse décider ce que l'on venait réellement de voir.

— Nous étions censés rentrer au bout de vingt minutes, lui rappelai-je tandis qu'il amarrait la barque.

— Nous sommes rentrés.

— Au bout de quarante-six minutes.

— Nous n'avions pas convenu que je devais vous rappeler l'heure.

Je le regardai.

— C'est une interprétation plutôt commode.

— Je dirige une marina. Les interprétations commodes me permettent de survivre aux conversations avec les propriétaires de bateaux.

Il me tendit la main pour m'aider à remonter sur le ponton. Sa paume était chaude, rendue rugueuse par le travail, et nettement plus grande que la mienne. Il me lâcha aussitôt que j'eus retrouvé mon équilibre. Ce petit geste me parut plus significatif qu'il n'aurait dû.

— Maintenant, passons aux choses concrètes, annonçai-je.

— Je craignais que ce moment ne finisse par arriver.

— J'ai un contrat, un budget et des engagements envers la maison d'édition.

— Moi aussi, j'ai des engagements, madame Jadwiga.

Il avait parlé calmement, mais quelque chose avait changé dans sa voix. La décontraction que j'avais entendue sur la barque avait disparu.

Il me conduisit vers un petit bâtiment situé à l'extrémité du quai. Le rez-de-chaussée abritait le bureau de la marina, un atelier et une salle réservée au personnel. Une véranda en

bois donnait sur le lac, et des géraniums poussaient dans de vieux seaux métalliques disposés le long de la balustrade.

À l'intérieur flottaient des odeurs de café, de résine et de papier. Des photographies datant de plusieurs décennies étaient accrochées aux murs. On y voyait des pontons en bois, des bateaux de pêche et des gens vêtus de gros pulls, debout devant des bâtiments qui n'existaient plus. Dans un coin, un grand bureau disparaissait sous les documents. À côté se trouvait une étroite bibliothèque remplie d'ouvrages consacrés à l'histoire de la Mazurie.

Mon intérêt professionnel s'éveilla immédiatement.

— D'où viennent ces photographies ?

— J'en ai hérité certaines de mon père. Les autres, ce sont les gens qui me les apportent.

— Elles sont légendées ?

— Pas toutes.

— Ce devrait être notre première tâche.

Wacław haussa les sourcils.

— Vous n'avez même pas encore eu le temps de vous asseoir.

— Les bonnes archives perdent rapidement leur valeur quand on ignore leur provenance.

— Dans ce cas, je vous en prie, asseyez-vous. Avant qu'elles ne perdent le peu de valeur qui leur reste.

Une carafe en verre remplie d'eau et deux verres propres nous attendaient sur la table. Je m'installai face à lui, ouvris mon ordinateur portable et dépliai le plan de travail imprimé.

Wacław ne sortit aucun ordinateur. Il apporta son propre carnet, épais, relié de cuir brun foncé, avec des marque-pages dépassant entre les feuilles.

— Le livre comptera environ deux cent quarante pages, commençai-je. Six grandes parties, organisées selon les caractéristiques des lacs et des lieux qui leur sont associés. Je ne veux pas d'un guide classique, mais il nous faut une structure claire. Votre marina nous servira de base et vous serez notre principal conseiller de terrain.

— Je sais ce qui est écrit dans le contrat.

— Nous pouvons donc passer au calendrier.

Je fis glisser le planning vers lui.

Il lut la première page, puis la deuxième. Il ne fit aucun commentaire. Son silence commençait à m'irriter davantage qu'une critique.

— Vous avez des remarques ?

— Quelques-unes.

— Je vous écoute.

— Nous ne prendrons pas le large tous les matins à six heures. Nous n'emmènerons pas le photographe dans chacune des baies indiquées. Et je ne ferai pas poser des gens devant un appareil simplement parce qu'ils correspondent au thème d'un chapitre.

Je le regardai par-dessus mes lunettes.

— C'est un planning provisoire.

— Alors, nous avons bien fait d'en parler dès le départ.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas partir à six heures ?

— Parce que j'ai trois bateaux à réparer avant le week-end, deux employés de service et des clients qui attendent de moi autre chose que de jolies histoires.

— Nous pouvons engager un pilote supplémentaire.

— Nous pouvons. Mais pour certains endroits, ce n'est pas d'un pilote que vous aurez besoin. C'est de quelqu'un à qui les gens accepteront de raconter leur histoire.

Il me déplut de constater qu'il avait encore raison.

— La maison d'édition vous rémunère pour votre temps, lui rappelai-je.

Wacław referma son carnet.

— La maison d'édition paie pour mes connaissances et ma collaboration. Elle n'achète pas toute ma vie.

Pendant un instant, nous n'entendîmes plus que le grincement des planches de la véranda et le cliquetis lointain des pièces métalliques d'un mât.

Je n'étais pas habituée à ce genre de conversation. En vingt-cinq ans de métier, j'avais appris à reconnaître ceux qui prenaient les délais au sérieux et ceux qui saisissaient la moindre occasion pour s'y soustraire. Wacław n'avait pourtant rien d'un homme irresponsable. Bien au contraire. Tout, dans son bureau, témoignait de quelqu'un qui portait simultanément beaucoup trop de responsabilités.

— Qu'attendez-vous exactement ? demandai-je.

Il s'adossa à sa chaise.

— Que nous ne fassions pas semblant de croire que le lac est un décor et les gens des accessoires.

— Je ne travaille jamais de cette façon.

— Je vous crois. Mais à regarder ce planning, on dirait que nous allons faire passer l'été dans une machine pour en ressortir un livre terminé.

J'enlevai mes lunettes.

— Monsieur Wacław, ce planning est le résultat de six semaines de préparation.

— Et moi, je vis ici depuis cinquante-trois ans.

Il n'avait pas élevé la voix. Il n'en avait nul besoin.

Je sentis la colère monter, précisément parce que son expérience était ce dont j'avais besoin. C'était pour cette raison que la maison d'édition avait signé un contrat avec lui avant même mon arrivée en Mazurie. Renoncer à notre collaboration aurait signifié perdre l'accès à des archives, à des contacts et à des lieux absents des cartes touristiques.

Mais il était hors de question de lui abandonner le contrôle du projet.

— Je ne peux pas accepter que chaque rencontre dépende de la météo, de l'humeur de notre interlocuteur et de votre conviction qu'aujourd'hui serait justement un bon jour pour contempler l'eau.

Une ombre de sourire passa sur son visage.

— Vous reconnaissez donc que cela vaut parfois la peine ?

— Ne changeons pas de sujet.

— Je n'en change pas.

Pendant un moment, nous nous regardâmes en silence. Il avait des yeux clairs, gris-bleu, dans lesquels je ne distinguais ni amusement ni impatience. Il y avait de l'attention. Une attention presque dérangeante, comme s'il

écoutait réellement tout ce que je disais au lieu d'attendre simplement son tour pour parler.

— Je vais vous proposer quelque chose, dit-il enfin. Nous fixerons deux jours par semaine de manière définitive. Pour le reste, nous garderons une certaine souplesse. Je vous montrerai personnellement les lieux les plus importants. Pour les autres, nous trouverons des gens. Mais je ne pousserai personne à se faire photographier contre son gré.

— Deux jours, ce n'est pas assez.

— Pour commencer.

— Il m'en faut au moins trois.

— Deux journées complètes et un après-midi.

— Trois journées complètes.

— Madame Jadwiga, je dirige une entreprise.

— Et moi, je suis responsable d'un livre qui doit partir à l'imprimerie avant l'automne.

Wacław regarda mon planning, puis son propre carnet.

— Deux journées complètes, un après-midi et la possibilité d'une sortie supplémentaire si les conditions météorologiques sont exceptionnelles. À condition de nous prévenir suffisamment tôt.

J'examinai sa proposition. Elle était raisonnable, même si je n'avais pas l'intention de lui donner la satisfaction de l'accepter immédiatement.

— J'ai besoin d'être certaine de ne pas me retrouver sans matière pour le livre.

— Et moi, de ne pas me retrouver sans marina.

Je souris malgré moi.

— Vous êtes un homme difficile.

— Vous ne facilitez pas vraiment les choses non plus.

— Ce n'est pas un reproche qu'on me fait souvent.

— Peut-être que les gens ont peur de vous le dire.

Il avait prononcé ces mots avec un tel naturel que j'éclatai franchement de rire. Un rire bref, spontané. Wacław m'observa quelques secondes, puis sourit à son tour.

Ce n'était pas le sourire d'un homme qui venait de remporter une négociation. Plutôt celui de quelqu'un qui venait de découvrir quelque chose d'intéressant.

On frappa à la porte, interrompant notre conversation.

Une femme d'une quarantaine d'années entra dans le bureau, les cheveux relevés en un chignon négligé. Elle portait une chemise de travail et tenait une liasse de factures.

— Wacek, le service de réparation a appelé. La pièce du moteur n'arrivera que vendredi.

— Je sais, Anka. Je leur ai parlé ce matin.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait de la réservation ?

— On installera les clients sur l'autre bateau. Je vais les appeler.

La femme tourna les yeux vers moi.

— Excusez-moi, je ne savais pas que tu avais un rendez-vous.

— Je te présente madame Jadwiga Turek. Nous préparons un beau livre ensemble.

Nous nous saluâmes. Anna était responsable des réservations et de la plupart des questions administratives de la marina.

— C'est bien que quelqu'un réussisse enfin à le faire sortir de son bureau, dit-elle. Mais surtout, ne le croyez pas lorsqu'il vous dira qu'il n'a pas le temps.

— Anka.

— Quoi ? Ton dernier week-end de repos remonte probablement à octobre.

Wacław lui adressa le regard patient d'un homme qui entendait ce genre de remarques depuis des années.

— Je m'occupe de la réservation.

Anna sortit en laissant les factures sur le bureau.

Je remarquai qu'il les rapprochait immédiatement de lui, comme si les documents eux-mêmes réclamaient sa protection.

— Vous avez quelqu'un qui pourrait prendre en charge une partie de vos responsabilités, dis-je.

— J'ai une excellente équipe.

— Mais tout passe quand même par vous.

— C'est mon entreprise.

Il n'avait pas dit cela avec fierté. Plutôt comme s'il expliquait une évidence.

Je n'insistai pas. Je n'aimais pas non plus que des inconnus cherchent à réorganiser ma vie après une heure de conversation.

À la place, je tournai mon ordinateur vers lui.

— Très bien. Faisons quelque chose d'utile. Je vais vous montrer comment j'imagine la première partie du livre.

J'ouvris la maquette que j'avais préparée. De grandes photographies de lacs apparurent à l'écran, accompagnées d'esquisses de mises en page et d'extraits de textes.

Wacław se pencha pour mieux regarder. Je perçus une légère odeur de savon et de bois qu'il avait rapportée de l'atelier.

— C'est joli, dit-il.

— Je n'ai pas besoin de compliments.

— Tant mieux, parce que j'ai une remarque.

Il désigna l'une des photographies.

— Ce ponton n'existe plus.

Je fronçai les sourcils.

— Cette photo date d'il y a deux ans.

— Ils l'ont démonté à l'automne. Il était dangereux.

Je fis défiler l'image.

— Dans ce cas, nous devons remplacer cette photographie.

— Pas nécessairement. Nous pourrions montrer ce qui se trouvait là et expliquer pourquoi cela a disparu.

Je me tus.

C'était exactement le genre d'histoire que je recherchais. Pas un paysage parfait de plus, mais un lieu avec son passé et les conséquences du temps qui s'écoule.

— Vous avez des photographies du démontage ?

— Oui. Et je connais l'homme qui avait construit ce ponton avec son père.

J'ouvris mon carnet.

— Son nom ?

— D'abord, dites-moi si vous comptez laisser un peu de place aux histoires qui ne se terminent pas bien.

Je le regardai.

— Tout n'a pas besoin de bien se terminer pour mériter d'être raconté.

Wacław demeura silencieux quelques instants.

— Dans ce cas, je crois que nous pouvons vraiment réaliser quelque chose de bien ensemble.

J'ignorais pourquoi ces mots me firent davantage plaisir qu'un compliment sur la maquette.

Nous travaillâmes encore pendant deux heures. Nous modifiâmes l'ordre des premiers lieux à visiter, définîmes la manière de contacter les personnes que nous souhaitions rencontrer et fixâmes les dates des trois sorties les plus importantes. Wacław me donna les noms de gens que je n'aurais probablement jamais pu trouver seule. Je lui montrai comment leurs histoires pouvaient former un récit cohérent.

Peu à peu, nous cessâmes de nous affronter.

Cela ne signifiait pourtant pas que nous étions d'accord sur tout.

Lorsque je proposai d'aller visiter dès le lendemain un ancien débarcadère de pêcheurs, Wacław refusa.

— Demain, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Je travaille.

— Moi aussi.

— Dans ce cas, nous serons tous les deux occupés.

Je soupirai.

— Vous n'avez vraiment pas l'intention de me faciliter ce projet.

— J'ai l'intention de vous aider à faire un bon livre. Ce n'est pas forcément la même chose.

Je refermai mon ordinateur.

— Et si je décide que notre collaboration ne fonctionne pas ?

Il accueillit ma question sans se vexer.

— Alors, vous me le direz franchement. Et nous essaierons de trouver une autre solution.

— Aussi simplement que cela ?

— Comment voudriez-vous faire autrement ?

Je n'avais pas de réponse.

Il y avait quelque chose d'étonnamment attirant chez cet homme qui ne cherchait pas à me retenir à tout prix. Un homme capable de poser ses limites sans démonstration de force et d'entendre un refus sans en faire une question d'orgueil.

Je me levai et rassemblai mes documents.

— Je vous enverrai le planning corrigé ce soir.

— Demain matin suffira.

— Je préfère m'en occuper aujourd'hui.

Wacław me regarda attentivement.

— Madame Jadwiga, vous n'êtes pas obligée de transformer chaque heure en preuve que vous l'avez bien employée.

Je me figeai, mon dossier entre les mains.

Il n'avait rien dit d'offensant. Il ne me connaissait pas assez pour chercher délibérément à toucher un point sensible. Pourtant, j'eus l'impression d'avoir été surprise en train de faire quelque chose que j'aurais préféré cacher.

— Je n'ai pas besoin de conseils pour organiser mon temps, répondis-je d'un ton plus froid que je ne l'aurais voulu.

Wacław acquiesça.

— Vous avez raison. Je vous prie de m'excuser.

Il ne chercha pas à se justifier. Il n'essaya pas non plus de transformer sa remarque en plaisanterie.

Cela ne fit qu'accentuer mon embarras.

Arrivée à la porte, je me retournai une dernière fois.

— Merci pour votre aide aujourd'hui.

— Ce fut un plaisir.

— Malgré toutes ces négociations ?

— Surtout malgré elles.

Dehors, le soleil poursuivait sa course vers l'ouest. La marina débordait d'activité. Quelqu'un nettoyait le pont d'un yacht, des enfants couraient sur l'herbe et une odeur de poisson frit venait de la taverne.

J'avais fait quelques pas lorsque je m'aperçus que j'avais oublié mes lunettes dans le bureau.

Je retournai les chercher.

La porte était entrouverte. Wacław parlait au téléphone, debout près de la fenêtre.

— Non, laisse-moi m'en occuper, disait-il calmement. Je vais me débrouiller. Aujourd'hui, c'est ton jour de repos.

Après un instant, il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de me reposer. J'ai besoin que tout fonctionne.

Je m'arrêtai sur le seuil.

Il me remarqua, termina sa conversation et me tendit mes lunettes, qui étaient restées sur la table.

— Vous les aviez oubliées.

— Merci.

Pendant un instant, nous restâmes debout, tout près l'un de l'autre. Derrière lui, le lac scintillait dans la lumière de l'après-midi, tandis que de longues ombres s'étiraient sur le plancher en bois.

— À bientôt, madame Jadwiga.

— À bientôt, monsieur Wacław.

En regagnant ma voiture, je songeai que nous avions beaucoup plus de points communs que je ne voulais l'admettre.

Nous savions tous les deux nous occuper de tout.

Mais aucun de nous ne semblait capable de laisser quelqu'un prendre soin de lui, ne serait-ce qu'un instant.